

Parents exaspérés – Enfants terribles, une rencontre non programmée

Sous le titre *Parents exaspérés – Enfants terribles, une rencontre non programmée**, nous essayerons de situer comment l'impossible à supporter est mis en jeu dans le rapport entre des parents et des enfants. Pour cela, nous nous appuyerons sur cette définition de Lacan : « le réel en tant qu'il est l'impossible à supporter^[1] ». Contemporaine de son Séminaire XXIV, elle peut être mise en tension avec la question qu'il y pose : « Est-il, oui ou non, fondé, ce rapport de l'enfant aux parents ?^[2] » On peut en effet s'interroger sur le statut de ce « fondement », puisque – c'est d'autant plus manifeste aujourd'hui – ce rapport se trame sur fond d'impossible.

Il s'agit alors de saisir, dans le rapport de l'enfant avec son Autre, l'inexistence sur laquelle celui-ci se pose. Le statut dudit fondement témoigne, plutôt, de la percussive, inaugurale et contingente, du corps et de la parole. Il nous revient de recueillir les conséquences de ce qui fait irruption pour l'enfant, avec la présence réelle du corps, et sa manière d'entrer « comme barbare dans la langue familiale^[3] ».

Nous partons de la constatation que « l'enfantement fait trou^[4] », et que de ce trou provient l'inexistence du rapport naturel à l'enfant. Entre la mère et son enfant, il y a la jouissance qui fait irruption rendant impossible l'Un de la fusion. Il faut aussi tenir compte du fait que, « face à l'appel du symbolique que l'« être mère » convoque chez elles [...], certaines femmes, pas toutes, se trouvent

confrontées [...] à la part du féminin qui ne peut pas être symbolisée ». Une complication inévitable s'introduit dans le rapport avec l'enfant, du fait que l'amour maternel, chez l'être parlant, n'est assuré par aucun instinct.

Le désir de la mère n'est pas un désir sans jouissance féminine. Avec les lettres DM, écrites en majuscule, Lacan indique une donnée première, signe de la jouissance qui niche dans la dimension maternelle. Introduire le *pas-tout* – avec son scénario – dans le désir de la mère rend précisément possible la mise en jeu du désir, habilite cet « espace de séparation^[5] », brèche ouverte à l'invention *entre* l'enfant et son Autre, brèche à partir de laquelle chaque enfant pourra inventer sa propre réponse symptomatique, à condition de la non-réalisation du fantasme de la mère.

Pour sa part, à la naissance d'un enfant, une mère peut rencontrer l'escabeau qui la fait briller ou le S(A), « d'où il se vocifère que La mère, tout comme La femme, n'existe pas »^[6]. Un enfant peut être la source de tourments – comme dit J.-A. Miller, plus il comble, plus il angoisse^[7]. On vérifie alors que l'amour parental n'est pas programmé. Loin de là. Les parents font savoir les manières dont ils souffrent du réel en jeu dans la parentalité, au moment de se débrouiller, ou non, avec le caractère d'intrusion que représente l'enfant.

La métaphore de l'amour reste suspendue, parfois absente ; à sa place vient la métonymie de la jouissance. Les difficultés à lire la demande d'un enfant comme une demande d'amour, comme la demande d'autre chose, sont mises en évidence dans les réponses des pères et des mères qui saturent ces demandes avec des objets de toutes sortes – et encore avec des savoirs

d'experts – ne s'autorisant pas à interpréter et à donner sa dignité à la demande d'un enfant, n'osant pas donner ce qu'ils n'ont pas, entre autres, du temps. Dire oui à tout ce qu'ils demandent comme signe supposé d'amour, donner tout et plus, fonctionne avec la férocité d'un surmoi qui prétend démentir le réel en jeu. Au contraire, pour que la métaphore de l'amour se produise, il faut l'intervalle, la présence du manque qui permette une substitution, que la demande entre dans la dialectique de la parole, que les malentendus apparaissent ou – pourquoi pas – consentir à la tromperie. Quand quelque chose reste voilé, il se perd. Sans ces coordonnées où s'infiltrer, la question fondamentale du *Que me veut l'Autre ?* se coagule dans un imaginaire certain – *Il ne me veut pas* ou *Il jouit de moi*, c'est-à-dire : *Il me veut pour cela*.

Du côté de la métonymie de la jouissance, ses effets s'inscrivent dans les jeux et les demandes. Mais, fondamentalement, ils s'infiltreront dans *la langue* des filles et des garçons avec des signifiants qui ne fonctionnent pas toujours comme un point de capiton. Langues symptomatiques, dans lesquelles le pas-tout ouvre un champ illimité, en libérant les « monologues de l'apparole^[8] » sans perte de jouissance. La langue de nombreux garçons et filles coagule imaginaire et réel sans coupure, sans séparation, à la façon dont les holophrases fonctionnent.

Je ne t'écoute pas ! Je n'ai pas besoin de toi ! Pas celui-là, je veux un autre ! sont autant de modulations du cri que les parents ne parviennent pas à transformer en appel. Mineurs et majeurs, sans différence, sont pris au piège du balbutiement de la jouissance partagée.

Miroir, mon beau miroir, dis-moi... qui est qui ? L'« enfant généralisé^[9] » est une façon de nommer l'entrée dans un monde où il n'y a pas de grandes personnes, comme l'évoque Malraux dans

ses *Antimémoires*.

Dans ce scénario de crise, il convient de préciser quelle est la jouissance particulière de chaque famille, par laquelle passe la petite retouche pas commune que les enfants font de la langue, jouissance qui se glisse d'un mot à l'autre, où quelque chose équivoque. Sur ce plan, Lacan lie la famille à la langue^[10], celle que chacun parle, le mode de parler qui nous a été « instillé^[11] » et qui nous plonge dans le malentendu ; c'est une clé fondamentale pour ouvrir l'intervention analytique à la pluralisation actuelle.

Nous faisons le pari de trouver, dans ce parcours, quelques détails cliniques qui rendent compte du savoir-faire de l'analyste face aux modalités de la souffrance singulière, qu'elle soit subtile ou explosive, qui ne se laisse pas apaiser docilement par le sens du « système du monde^[12] ». Il nous revient d'approfondir pour opérer de manière renouvelée avec chaque famille, car celle-ci est, à l'évidence, un résidu de la civilisation.

Ce texte est l'argument de la Conversation 2023 du Nouveau réseau CEREDA (NRC) en Argentine, l'un des réseaux Enfance du Champ freudien

Avec la collaboration de Gisela Smania y Silvia Perassi

Traduction : Celina Coraglia

[1] Lacan J., « Ouverture de la Section clinique » – Questions et réponses, texte établi par Jacques-Alain Miller, *Ornicar ?*, n°9, avril 1977, p. 7-14.

[2] Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'Une-bévue s'aile à mourre », leçon du 14 décembre 1976, *Ornicar ?*, n°12/13, décembre 1977, p. 14.

[3] Bassols M., « La langue familiale », conférence inaugurale au VIII ENAPOL, XX^e Rencontre internationale du Champ freudien, septembre 2017, [disponible sur radio Lacan](#).

[4] Solano-Suárez E., « Maternité Blues », in Christiane Alberti (s/dir.), *Être mère. Des femmes psychanalystes parlent de la maternité*, Navarin / Le Champ freudien, 2014, p. 82-83.

[5] Roy D., « Parents exaspérés – Enfants terribles », texte d'orientation vers la 7e Journée de l'Institut psychanalytique de l'Enfant du Champ freudien, [disponible sur internet](#).

[6] Solano-Suárez E., « Maternité Blues » : Question à Esthela Solano-Suárez, *L'Hebdo-Blog*, n°11, 2014., [disponible sur internet](#).

[7] Cf. Miller J.-A. « L'enfant et l'objet », *La Petite Girafe*, n° 18, 2003, p. 8.

[8] Cf. Miller J.-A., « Le monologue de l'apparole », *La Cause freudienne*, n°34, octobre 1996, 2007, p. 5-12, sur CD-ROM, Eurl-Huysmans.

[9] Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 369.

[10] Cf. Miller J.-A., « Affaires de famille dans l'inconscient », *Lettre Mensuelle*, n°250, juillet 2006, p. 9.

[11] Lacan J., « Conférence à Genève sur le symptôme », texte établi par J.-A. Miller, *La Cause du désir*, n°95, avril 2017, p. 12.

[¹²] Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 12 février 1974, inédit.